

LA MALÉDICTION D'ORPHÉE

Roman policier

Élodie Delmarès

EXTRAIT

ÉDITIONS
De Saint Quentin



Ce livre a été publié par les Editions de Saint-Quentin

Edition 2025 (nouvelle version)

ISBN : Version numérisée non soumise à ISBN

© Elodie Delmarès

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Dernier dépôt légal : Octobre 2025

Licence d'utilisation – Version PDF

Ce livre numérique est protégé par le Code de la propriété intellectuelle.
L'achat de cette version PDF vous accorde une licence personnelle et non transférable.

✔ Ce que vous pouvez faire :

- Lire le fichier PDF sur vos appareils personnels (ordinateur, tablette, liseuse, smartphone).
- Imprimer un seul exemplaire pour votre usage privé.

⊘ Ce qui est interdit :

- Partager, reproduire, distribuer ou revendre le fichier PDF, même partiellement.
- Mettre le fichier à disposition du public (en ligne ou hors ligne).
- Modifier le contenu, la mise en page ou les éléments graphiques du livre.

Toute diffusion non autorisée constitue une contrefaçon (articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle).

✉ Pour toute demande d'autorisation spécifique (usage pédagogique, collectif ou citation étendue) :
contact : diana@editions-desaintquentin.fr

© 2025 – Elodie Delmarès

Éditions de Saint Quentin – Tous droits réservés.

Aux policiers et gendarmes décédés,

victimes du devoir...

À leurs orphelins.

editions-desaintquentin.fr

1- Baptême d'Halloween

Premier novembre 2000. Dix heures du matin.

Je regardais, abasourdie, le corps inerte de la jeune femme allongée sur le sol de l'appartement. Cette femme brune, belle malgré sa maigreur, avait environ vingt-cinq ans, son visage crispé par ses souffrances. Ses yeux étaient grands ouverts, trahissant une terreur profonde. Pas de traces de sang, ni de lutte dans ce studio de trente-cinq mètres carrés dans lequel elle vivait. Tout était propre, comme si son meurtrier avait pris soin de ne rien déplacer, de ne rien souiller.

Je n'avais pas l'habitude d'enquêter sur des affaires criminelles. À vrai dire, c'était ma première affaire en tant que nouvel élément du groupe "Crime". Quatre années passées à la section des stupéfiants du même service m'avaient ouvert les portes de cette brigade si convoitée.

On m'avait rassurée, prétextant que le soir d'Halloween, les probabilités d'avoir un crime à gérer étaient bien minces. Mais le sort avait décidé que justement, ce premier novembre, pendant ma première permanence, un meurtre vienne d'être commis.

L'équipe de Police Technique était déjà sur place et procédait déjà aux premiers clichés, tandis que les agents de police qui avaient découvert le corps, attendaient sur place les ordres du substitut.

— Quelles sont les circonstances de la découverte ?

— La victime ne répondait plus aux appels téléphoniques de sa sœur, qui nous a alertés. Quand on est arrivés, la porte n'était pas verrouillée. Nous avons trouvé la victime comme elle est, déjà morte.

— Intéressant... L'identité de sa sœur ?

— Eve Rimini. Voici son numéro de portable et son adresse.

Les marques présentées par la victime me laissaient pantoise. Elles semblaient superficielles et être pourtant la marque indélébile d'un calvaire atroce. Une vraie scène d'horreur, accomplie le soir des fêtes d'Halloween. Un meurtrier d'un fou en pleine crise mystique ? Le médecin partagea à voix haute ses constatations.

— Les stries rougeâtres que vous voyez sur les bras sont celles d'un lien. La victime a été visiblement ligotée, et a cherché à se débattre, ce qui lui a un peu brûlé l'épiderme, confirma le médecin. L'éclatement de la peau sur la région frontale laisse présumer d'un choc à l'aide d'un objet contondant. Mais autre chose me surprend : ces deux minuscules trous situés côte à côte, au niveau du tendon d'Achille gauche, ainsi qu'une nécrose, c'est à dire une plaie suintante, avec gonflement de l'épiderme dû à la présence de liquide purulent. Ça va vous sembler dingue, mais ... on dirait une morsure de serpent.

Un sourire narquois aux lèvres, je me penchai vers le médecin.

— Docteur, franchement, vous êtes sérieux ? Un serpent, en plein mois de novembre, à Vitry ?

— Hélas, que penser d'autre, à ce stade ? Le rapport du médecin légiste nous en dira certainement plus, lieutenant. Je peux simplement vous faire part de ce que je vois. Le corps est tiède, rigide, et les lividités s'effacent à la pression, ce qui révèle que la mort est intervenue il y a de cela six à huit heures.

— C'est tout ?

— Parce que ce n'est pas assez pour vous, un serpent au venin mortel dans la nature ?

2 – Genèse d’une descente aux enfers

Luc Cohen, mon binôme, m’accompagna au domicile d’Eve Rimini, la sœur de la victime, afin de lui annoncer la triste nouvelle.

Nous avons pris contact auprès des voisins d’Eve, afin de recueillir davantage de renseignements sur elle : la brigade « police-secours » ne m’avait donné sur elle que des renseignements très sommaires, et il était très difficile de gérer une telle situation avec si peu d’éléments en main, étant donné le choc que notre visite allait lui causer. Comment lui annoncer pareille nouvelle ? Y avait-il réellement une façon, moins douloureuse que les autres, d’apprendre à une personne la mort d’un proche parent ?

Une belle jeune femme brune, quoiqu’un peu maigre, nous accueillit, et, découvrant derrière sa porte deux personnes en tenue civile qu’elle ne connaissait pas, fronça les sourcils.

— Oui ?

— Bonjour, Madame, pardonnez-moi de vous déranger. Lieutenant Jeanne Dufour du Service Départemental de Police Judiciaire, pouvons nous entrer, je vous prie ?

— Euh... oui, répondit-elle avec une inquiétude croissante tout en ouvrant sa porte en entier, que puis-je faire pour vous ?

— Vous êtes bien Eve Rimini, la sœur de Cécile Rimini ?

— En effet.

— Vous avez contacté ce matin les services de police de Vitry-sur-Seine, constatant que votre sœur ne répondait pas à vos appels.

— Oui, eh bien ?

— Vous vous êtes doutée qu’il lui est arrivé quelque chose, n’est-ce pas ?

— Oui, je me suis inquiétée. Et mon inquiétude grandit, en vous voyant.

— Votre inquiétude est malheureusement fondée. Je suis désolée, Madame. Nous n’avons rien pu faire pour la sauver.

Encaissant le choc, Eve Rimini joignit ses deux mains devant sa bouche, comme pour s’interdire de parler et pour mieux réaliser ce qui venait d’être dit.

— FABRICE, hurla-t-elle dans un sanglot, rompant le lourd silence qui nous entourait.

Un jeune homme blond, la trentaine, surgit de la salle de bains, d’où il n’avait pas osé sortir auparavant, et se dirigea vers Eve qu’il prit dans ses bras sans dire un mot, tandis qu’elle fondait en larmes. Cette scène ne dura que quelques minutes, et pourtant il me sembla qu’elle prenait une éternité. Jugeant que nous n’avions plus rien à faire au milieu d’un tel drame, je décidai de prendre congé.

— Madame, je ne veux pas vous importuner plus longtemps, mais je vous demande de bien vouloir rester à notre disposition dans les prochains jours afin que je puisse vous poser quelques questions sur votre sœur.

— Non, restez, supplia-t-elle en tentant de réprimer un sanglot, si vous me laissez un peu de temps pour me calmer, je pourrai y répondre avant que vous ne partiez.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une très bonne idée, étant donné le choc que vous venez de recevoir.

Eve se redressa, renifla, puis, après avoir pris une profonde inspiration, s'efforça de poursuivre la discussion.

— Ça va aller, Lieutenant, c'est effectivement un choc, mais je m'y étais préparée, non seulement parce qu'elle ne répondait pas au téléphone, mais aussi pour une autre raison. Voyez-vous, Cécile fréquentait un milieu dangereux.

— Quel genre de milieu ?

— Celui de la prostitution. Elle s'était entichée d'Antonio Vargas, un maquereau notoire.

— Vous pourriez me donner quelques détails ?

— Elle ne faisait pas le tapin, avant de le rencontrer. Elle était étudiante en fac de langues à Créteil, elle réussissait et avait l'air épanouie, en tous cas au début. Mais elle avait pris l'habitude de sortir beaucoup, avec des gens que je ne connaissais pas.

— Vous ne connaissiez même pas leurs noms ?

— Non, elle ne me les a jamais présentés : Cécile ne mélangeait pas sa famille et ses fréquentations. En même temps, elle craignait beaucoup mon esprit critique. Puis elle a rencontré Antonio, je ne sais par quel biais, et c'est là qu'elle a commencé à se prostituer et à s'éloigner de plus en plus de moi. Je la voyais perdre peu à peu son sourire, sa joie de vivre.

— Elle s'est coupée de votre famille ?

— En effet, oui. Je pense qu'Antonio la manipulait en faisant en sorte qu'elle se détache des proches qui l'avertissaient sur la mauvaise pente qu'elle venait d'emprunter. Il avait réussi, en partie, car elle ne parlait plus à nos parents : elle culpabilisait d'être tombée dans cette déchéance. Mes parents ne se sont pas remis de cette rupture. Elle avait commencé à avoir la même attitude avec moi, à être agressive, mais je ne voulais pas qu'elle finisse toute seule, alors j'encaissais et je faisais en sorte d'éviter les sujets houleux, pour qu'elle ne se braque pas et qu'elle se replie pas sur-elle-même. Je me disais qu'elle finirait bien par se calmer, mais je me suis trompée. J'ai même fait une dépression nerveuse il y a trois mois. Mais je m'en suis sortie et j'ai commencé à la rappeler pour essayer de nous réconcilier. Elle répondait toujours, elle était très souvent dans son appartement. Ce matin... ce matin elle n'a pas répondu, dit-elle en fondant à nouveau en larmes.

Je la laissai pleurer sans mot dire. Puis, voyant qu'elle se calmait un peu, je recommençai mon interrogatoire :

— Cela faisait combien de temps qu'elle se prostituait ?

— Ça fait bien trois ans à trois ans et demi, maintenant.

— Cet Antonio Vargas, savez-vous où je peux le trouver ?

— Dans les bas quartiers de Vitry sur Seine ou de Créteil, je suppose. Il se fait appeler « le Mexicain ». Un moustachu bedonnant avec un air dédaigneux.

J'avais enfin une piste à exploiter, et Eve ne semblait pas savoir grand-chose, dans le fond, sur la vie de sa sœur. Après lui avoir montré ma carte de visite et avoir posé celle-ci sur la table basse du salon, je décidai de retourner à mon service pour y faire le point et continuer mes investigations. Puis je me dirigeai discrètement vers la sortie en posant au passage ma main sur l'épaule de la jeune femme.

— Je vais demander aux collègues des mœurs s'ils ont quelque chose sur Antonio Vargas, décida Luc à notre retour au commissariat.

— Non, laisse, j'y vais. Sors-moi plutôt ses antécédents judiciaires, sur papier, que je sache à qui on a affaire.

À la brigade des mœurs, Hoffmann m'accueillit avec sa bienveillance habituelle...

— Que peut-on pour toi ? Proposa-t-il aimablement.

— Des renseignements sur un « mac », éventuellement. Antonio Vargas, tu connais ?

— Antonio... ce cher Antonio. Les parrains marseillais passent pour des « has been », à côté de lui. Bien sûr, mon petit, je vais te chercher ça.

Il partit dans un bureau retiré puis revint avec un dossier volumineux.

— Depuis deux ans environ, il est dans le collimateur de la justice pour proxénétisme et proxénétisme hôtelier : il « recrute » ses « protégées » pour les faire tapiner, les loge dans un petit immeuble vétuste moyennant finance, bien sûr. Quand il y a de la gêne, il y a pas de plaisir : en plus d'une grosse partie de leurs gains, elles lui versent un loyer. Une affaire diablement rentable. Il connaît pas la crise. On aurait pas su tout ça si l'inspection sanitaire n'était pas venue fourrer son nez dans les affaires de Vargas.

— De qui leur sont venues les informations ?

— Des filles qu'il exploitait et qui l'ont balancé à l'administration. Certaines ont payé cher leur acte « citoyen ». La Brigitte Jucieux, par exemple : elle fait partie des cinq prostituées qui l'ont vendu. Passée à tabac.

Hoffman me tendit une photo de la prostituée et de ses blessures.

— La fille est salement amochée, comme tu le vois. Une brute, ce Vargas. Bien sûr, il a fait faire le sale boulot par quelqu'un d'autre, mais il reste le principal suspect dans cette affaire, comme instigateur. Tu peux consulter ce dossier à la brigade voisine, c'est eux qui ont l'affaire.

— J'irai jeter un œil, en effet. Une chose m'intrigue : les dénonciations sur l'hôtel de passe remontent déjà à un an et demi, et l'affaire de Jucieux à quinze jours. Le lien entre les deux affaires n'est pas flagrant, étant donné le temps qui les sépare.

— Les lenteurs de l'administration, ma chérie. Entre les dénonciations et l'enquête administrative, tu sais, il s'en écoule, du temps. En tous cas, la victime a entendu son agresseur y faire allusion.

— Tu as l'adresse du Mexicain ?

— Sans problème.

Il resta, muet, sans réagir. J'insistai.

— Ça m'arrangerait de l'avoir tout de suite.

— Tu l'auras, moyennant...

— Moyennant quoi ?

— Un dîner en tête à tête.

— Tu demanderas son avis à mon époux, OK ? Mais là, il me faut l'adresse de Vargas tout de suite. Ça urge.

Hoffmann encaissa la « veste », et, son sourire de séducteur ravalé, adopta un sérieux exagéré.

— 07 allée du Mur d'Orléans à Mandres-les-Roses.

— La liste des personnes qui l'ont dénoncé ?

— À la brigade des violences, comme d'hab'.

L'officier de la brigade des violences m'avait confié sans réticences le dossier concernant mon premier suspect. Ce que je vis dedans fut à la fois impressionnant et révoltant. La jambe droite de Brigitte

Jucieux était couverte d'hématomes allant du noir au violet. Sur son torse maigre on pouvait deviner le calvaire qu'elle avait enduré, imaginer les coups qu'elle avait reçus et l'exploitation dont elle avait été victime. Son bourreau avait tout d'un sauvage, au vu des blessures infligées.

— Et les lacérations que je vois, là ?

— Une ceinture. La « punition » a été si violente que les voisins ont entendu les claquements du cuir.

Lasse et dérangée par les photos de Brigitte Jucieux, je lus la procédure, qui ne faisait qu'amplifier à mes yeux l'ignominie du proxénète, et recueillis l'adresse de la victime afin de lui rendre visite. Puis je rejoignis mon service, l'adresse de la prostituée en main. Cohen m'accueillit avec enthousiasme.

— J'ai trouvé les informations que tu cherchais, annonça-t-il, victorieux. Et voici l'adresse de Vargas. J'ai la nouvelle adresse. Nous allons le cueillir chez lui : il est à présent notre premier suspect dans cette affaire. On prend Bernard avec nous: l'homme est violent. Pour l'interpeller, nous ne serons pas trop de trois.

9 – Le talon d’Achille

L’autopsie achevée, il était temps de rendre visite à Brigitte Jucieux. Elle pourrait certainement nous en dire plus sur les autres femmes et sur Antonio Vargas.

Nous arrivâmes au pied de la dalle Robespierre à Vitry sur Seine. La morosité de cet édifice, grand de vingt-cinq étages, implanté au beau milieu d’un quartier mal famé, était exacerbée par le temps gris et pluvieux de cette journée du trois novembre. Le hall, où nous attendîmes l’ascenseur, était criblé de tags, d’injures contre la police, sale à un point que nous ne voyions plus la couleur originelle des murs.

Face à la porte d’entrée de son appartement, je sonnai. Une longue minute s’écoula, sans la moindre réponse. Je sonnai à nouveau. Le même temps d’attente pour la même absence de réponse.

— Elle est peut-être sortie, supposa Fournier.

— Dans l’état où Vargas l’a mise ? Elle a encore la jambe dans le plâtre !

— Réessaie, on ne sait jamais.

J’insistai une nouvelle fois sur la sonnette. Toujours rien.

— Partons, ordonna Fournier, on ne va pas y passer le quatorze juillet. On passera voir le gardien de l’immeuble, en descendant : il pourra sûrement nous renseigner sur ses heures habituelles de sortie.

Ne voulant pas m’avouer vaincue, je tentai de tourner la poignée. Un déclic annonça que l’appartement n’était pas fermé à clé. Je poussai la porte qui s’ouvrit, découvrant le salon du studio. A terre, une femme gisait, le visage contre le sol. Pensant qu’il s’agissait d’un simple malaise, je me précipitai afin de porter secours à la personne, dont le physique et le plâtre sur l’un des deux membres inférieurs, ne laissaient pas de doute sur l’identité : il s’agissait bien de Brigitte Jucieux. Ce que je vis m’arrêta net : son pied gauche était déchaussé et son tendon d’Achille, particulièrement enflé, arborait deux minuscules trous. Une morsure de serpent. Le même hématome que celui de Cécile Rimini se présentait sur le front de la prostituée. Je m’avançai encore.

Ses yeux étaient grands ouverts.

19 – Quand le passé nous rattrape...

Lundi six novembre 2000.

J'avais pu prendre mon dimanche, laissant à Luc le soin d'assurer la permanence avec un autre officier, mais je n'avais pas profité réellement de cette courte pause, mon époux ayant relancé le sujet d'un éventuel enfant à venir. Malheureusement, plus il évoquait le sujet, plus ma réticence s'affirmait. Une nouvelle dispute avait éclaté entre nous à ce sujet. N'ayant que peu d'amis sur le Val de Marne, j'étais revenue au service pour ne plus entendre parler de cette effrayante perspective et en profitai pour avancer mes dossiers.

La sonnerie du téléphone de mon bureau m'arracha à mes méditations. La standardiste m'annonçait la visite d'une personne que je n'avais pas convoquée, et, à peine quelques minutes plus tard, un bruit de pas presque familier m'avait fait comprendre que l'arrivée de mon visiteur mystérieux était imminente. Je ne m'étais pas trompée. On frappa à la porte, qui était entrouverte, et l'homme qui venait se présenter à mon bureau tenait un bouquet de roses jaunes à la main. Son attitude humble contrastait avec son élégante apparence.

— Puis-je entrer ? » dit-il, de toute évidence gêné de m'interrompre dans mes pensées.

— Monsieur Sarrault ! Bonjour. Bien sûr, que vous pouvez entrer ! Que me vaut le plaisir ?

— Eh bien, je ne veux pas vous déranger longtemps, mais je tenais à vous remercier, pour l'agression d'avant-hier, répondit l'infirmier sur un ton d'excuse. Alors si vous voulez bien accepter ce modeste symbole de ma reconnaissance...

J'étais confuse de me voir remerciée pour un geste qui ne représentait à mes yeux qu'un acte attaché à ma qualité de policier. Après l'avoir remercié, j'invitai Sarrault à s'asseoir.

— Et votre belle-mère ?

— Son état se stabilise. Les médecins ont réussi à cerner la dose d'insuline dont elle a besoin.

— C'est un diabète insulino-dépendant ?

— Oui, d'après ce que m'a brièvement dit l'infirmière de l'hôpital.

— Elle doit être très vigilante. L'insuffisance d'insuline ou, au contraire, un surdosage, peuvent entraîner des crises d'hypoglycémie qui peuvent être extrêmement graves et laisser des séquelles en cas de coma. Ce type de diabète peut aussi provoquer la mort, si rien n'est fait pour rétablir la glycémie du sujet concerné.

— C'est ce qui a d'ailleurs failli lui arriver. Elle était proche du coma diabétique. Quels en sont les symptômes ?

— Sensation de soif intense, perte de poids, fatigue très importante. De plus, l'acidité sanguine augmente et affecte la respiration.

— Que doit-elle faire, pour éviter que cette crise ne se reproduise ?

— Prendre des petites collations tout au long de la journée, pour ne pas annuler l'effet de l'insuline, et préférer les aliments dont les sucres s'assimilent plus lentement pour prévenir l'hypoglycémie.

Un long silence envahit la pièce, durant laquelle l'homme me regarda avec insistance. Après quelques instants d'hésitation, il osa enfin reprendre la parole.

— Je voulais vous dire... vous n'avez pas l'impression que l'on se connaît ?

— Non, désolée.

— Vous aviez un autre nom auparavant, non ?

Les rôles étaient renversés. À moi de passer aux aveux.

— Dufour est mon nom d'épouse.

— Et Legrand votre nom de jeune fille, si mes souvenirs sont bons ?

Soudain replongée dans un passé que je haïssais, et irritée que l'on me forçât à m'en souvenir, je me redressai en fronçant les sourcils.

— Désolé, je ne voulais pas vous causer de gêne. Mais je crois pouvoir affirmer que nous sommes issus du même orphelinat. Mon père a trouvé la mort dans cette explosion, en même temps que le vôtre. Mon nom ne vous dit vraiment rien ?

— Non.

— C'est normal, nous n'étions pas très proches. J'avais essayé plusieurs fois de vous parler, à l'époque où nous étions gamins, mais vous étiez très... réservée, pour tout avouer.

Je me souvins de mon comportement particulièrement distant de l'époque.

« Touché »,

— Je dois reconnaître que je n'étais pas très liante, mais je me suis civilisée... un peu.

La discussion s'engagea. Une heure passa, pendant laquelle nous avons échangé de nombreux souvenirs. Pourtant, je marchais sur des œufs. Philippe semblait se souvenir de chaque détail de notre enfance à l'Orphelinat de la Police, et je ne connaissais rien de lui. Comme frappée d'amnésie.

Je pris conscience, pendant cette discussion, que j'étais à cette époque tellement occupée à en vouloir au monde entier que je n'avais pris en compte que mon propre désespoir, occultant fréquemment celui de mes congénères orphelins, auxquels je ne m'étais pas véritablement intéressée. Mon sens du dialogue et mon intérêt pour les autres étaient nés et avaient grandi seulement à partir du moment où j'avais fait la connaissance de Pierre, bien des années après ma sortie de l'Orphelinat. C'est lui qui m'avait appris à montrer ma tendresse et mon altruisme. Et voilà que cet homme, sans s'en rendre compte, me jetait mon égoïsme d'antan en pleine face.

— Ça te plairait qu'on se revoie pour en parler ? Je ne voudrais pas t'empêcher de travailler, et pour ne rien te cacher, je vais aller dormir. J'ai travaillé cette nuit.

Je ne voulais pas lui dire qu'à mon sens, se revoir n'était pas une bonne idée, car la perspective d'évoquer ces années douloureuses ne m'inspirait rien de positif. Mais j'essayai néanmoins de dépasser mon appréhension. Après tout, si lui y arrivait, malgré la tragédie qu'il avait lui aussi vécue, je pouvais bien faire un effort, et tenter de le situer dans le contexte de l'époque. Je me forçai à sourire.

— Avec plaisir.

Philippe quitta la pièce en m'adressant un clin d'œil, tandis que je me replongeai, moins enthousiaste, dans mes dossiers, les narines emplies de cet immuable parfum poivré et épicé qu'il dégageait. En fait, ce que j'éprouvais était paradoxal, car j'étais partagée entre la peur d'être rattrapée et même submergée par mon passé, et la sensation agréable que j'avais enfin trouvé quelqu'un qui pourrait me comprendre, quelqu'un qui avait vécu un drame similaire.

21 – Une odeur trop familière

La sonnerie de mon poste vint interrompre ma réflexion.

— Bonjour Jeanne, C'est Bernard. J'ai toutes les listes d'acteurs ayant joué dans la pièce de Jean Anouilh, depuis cinq ans. J'ai tout, et rien à la fois : je ne sais même pas qui chercher.

— Ce n'est pas grave, Bernard, tu n'auras qu'à me laisser les listes sur mon bureau, ce soir. Dès que j'en saurai plus sur cette fameuse cinquième prostituée, je saurai qui chercher.

— C'est que... hésita Bernard, ça m'arrangerait plutôt de te donner les listes demain. C'est l'anniversaire de ma fille cadette, ce soir. J'avais prévu de rentrer de bonne heure chez moi, pour une fois.

— Aucun souci. Reste chez toi, on verra ça demain.

Je raccrochai et me replongeai dans la liste des prostituées, persuadée de trouver un lien, plus ou moins direct, entre lui et les meurtres.

— On va cueillir Jacquard ? parce qu'elle ne viendra jamais à nous spontanément...

Une petite vingtaine de minutes nous suffit pour regagner Vitry sur Seine. Isabelle Jacquard habitait l'une des cités « chaudes » de Vitry : la cité de l'Avenue de la Commune de Paris, faisant partie de la section « ouest » de la ville, à cette époque où, suite à la mise en place de la police de proximité, la ville était découpée en trois secteurs. Les familles les plus défavorisées habitaient ces cités, ce qui expliquait, en partie, l'important taux de délinquance : prostitution, trafics en tous genres, violences conjugales et différends de voisinage tournant aux fatals règlements de comptes. La vétusté des appartements, et l'absence d'entretien par les locataires, à l'hygiène souvent très discutable, rendait l'ambiance encore plus morbide, et l'existence de ces êtres humains, plus misérable encore.

— Quand je pense que l'on se plaint de notre condition de fonctionnaires ! » fis-je remarquer à Luc.

D'une simple mimique, il appuya mon observation.

Nous empruntâmes l'escalier, dont les murs, tapissés de tags, annonçaient d'ores et déjà l'ambiance générale : le règne du désordre et de la jeunesse désaxée, malade. Arrivés au premier étage, une odeur forte nous fit suffoquer. Nous retînmes notre respiration. Alors que nous nous apprêtions à sonner à la porte d'entrée du deuxième, une porte d'entrée s'ouvrit. Un homme bedonnant, en short et « marcel » malgré les basses températures de novembre, nous interpella.

« Vous êtes de la famille ? »

— Non, de la Police, rétorqua sèchement Luc pour se débarrasser du curieux importun.

— Justement, on voulait vous appeler, avec ma femme, ça fait deux jours que les voisins d'pallier n'arrêtent pas de nous m'nacer, sous prétexte qu'ça sent mauvais, chez nous. Mais c'est pas vrai. C'est pas chez nous qu'ça sent. Ça vient d'la haut.

Peu intéressé par les problèmes de voisinage, Luc accepta néanmoins de rentrer chez l'homme pour comprendre d'où venait l'odeur.

— Ça sent le fauve, chez eux, mais ce n'est pas la même odeur que dans le couloir, me dit Luc avec une grimace exprimant le dégoût. Sonne au deuxième, pour voir...

Personne n'ouvrit. Je me penchai vers le dessous de la porte pour m'assurer que l'odeur incriminée ne venait pas de l'appartement.

Une odeur âcre m'incita à me relever rapidement.

— Ça vient d'ici, et ça pue, dans tous les sens du terme. Appelle les pompiers, qu'ils cassent la porte.

Luc composa le 112 sur le portable du service, et donna en hâte, l'adresse d'intervention.

Cinq minutes suffirent aux Sapeurs Pompiers pour arriver. Casqués, gantés, leur épaisse veste arrivant en haut des cuisses et leurs rangiers à mi-mollets, ils semblaient s'être préparés pour une intervention à haut risque. L'un d'eux brandit sa hache, et frappa plusieurs fois au niveau de la serrure pour la faire céder. Puis, sentant que les points de fermeture étaient devenus plus vulnérables, il donna un violent coup de pied sur la porte pour achever sa tâche.

Une terrible odeur de putréfaction emplit la cage d'escalier, à tel point que nous dûmes porter, Luc et moi, notre main devant le nez et la bouche pour ne pas défaillir. Le pompier enfila un masque à gaz, et nous suggéra de rester sur le pallier, le temps qu'il aère l'appartement. Quand l'air de celui-ci fut plus respirable, il nous invita à rentrer, montrant de son bras tendu le fond du salon.

— Elle est là, se contenta-t-il de dire.

Une femme blonde, inerte, gisait à plat ventre sur le canapé, les bras tombants. Elle était vêtue d'un simple peignoir de bain miteux qui couvrait sa peau devenue noire. En dessous de l'épiderme animé de mouvements irréguliers, les asticots travaillaient déjà cette chair abandonnée à leur appétit. Je détournai mes yeux de cette vision d'horreur pour me concentrer sur les pieds de la victime. J'enfilai des gants de chirurgien, afin de toucher le cadavre. Deux points, discrets mais visibles, séparés l'un de l'autre par un centimètre et demi environ, ne laissaient à présent plus de doute.

— Et de trois, lança Luc, dépité.

— Elle est morte ? » osa le voisin bedonnant.

Surpris, Cohen tourna la tête vers l'indiscret, le prit par le bras et le raccompagna énergiquement dans son appartement, dont il claqua bruyamment la porte, puis remonta me rejoindre.

Sur la table basse de salon se distinguait le profil d'un bristol de couleur saumon qui avait été posé contre un verre. Le cliché pris, la main gantée de Luc s'en empara et il lut à haute voix.

*« Souffre, âme vile et avide,
qu'une main vengeresse,
telle le courroux céleste,
vienne céans enfin venger
du poète la douce moitié,
ton sang dont tu te vides
maudit pour l'éternité.
Par le poison tu tuas,
Par le poison tu mourras
Orphée*

22 – Jamais deux sans trois...

— Eh bien, nous avons la confirmation de notre théorie. « Notre » Orphée se venge de celles qui ont tué sa femme. Il ne nous reste plus « *qu'à* » chercher dans les fichiers et à remonter jusqu'à la personne qu'elles ont assassinée. On va peut-être gagner un peu de temps. Tu chermeras ce soir. Ce qui presse, c'est avertir la quatrième prostituée ayant dénoncé Vargas avant qu'elle ne soit tuée elle aussi.

— Tu es sûre que ces deux affaires ont un lien ?

— Ça me paraît évident : Jacquard faisait partie des dénonciatrices, aussi, tout comme Jucieux et Rimini.

Nous venions à peine d'échanger nos opinions qu'un murmure agité, des pas précipités dans l'escalier, un violent claquement de porte se firent entendre derrière nous. Le jeune policier en tenue posté devant la porte de l'appartement pour éloigner les badauds tenta, mais en vain, de retenir l'homme responsable de tout ce raffut. Grâce à sa stature de rugbyman, l'inconnu n'avait eu qu'un geste à faire pour obliger le gringalet à s'effacer. L'homme s'arrêta net devant le canapé, interdit, ne réalisant qu'à peine. Un cri strident nous glaça le sang. L'intrus allait se jeter sur le cadavre, mais Luc et moi nous interposâmes : il n'était pas question de le laisser polluer la scène de crime. Il fallait le sortir de la pièce.

Luc saisit le bras droit du colosse pour l'immobiliser tandis que je lui fis perdre l'équilibre. L'homme tomba à terre, mais sa force, incalculable, eut raison de nos efforts. D'un soubresaut, il fit chanceler chacun de nous, et se redressa sur ses genoux pendant que nous étions à terre.

Un bruit de crécelle arrêta net l'affrontement.

25 – Trahison

De retour dans mon appartement, allongée sur le canapé, une tasse de thé dans les mains, j'avais fermé les yeux afin de me détendre de cette journée trop riche en tensions, en peurs, en stress. Pierre avait pris sa journée et était resté à la maison, un dîner au fumet particulièrement fin dressé sur la table. Une bouteille de Sauternes avait été placée au frais. Une bulle de réconfort dans cette vie de fou.

— Qu'est-ce qu'on fête ? demandai-je, curieuse.

— Pour le moment, il n'y a rien à fêter, mais ça peut venir.

Intriguée par ce sous-entendu dont je ne comprenais pas la signification, j'insistai en l'embrassant.

— Comme s'il y avait besoin d'un événement pour chouchouter sa petite femme, répliqua-t-il, habile.

— Qu'est-ce que tu me caches ?

— Rien de spécial, dit-il en souriant.

Confiante, je lui racontai la journée éreintante, mais rendue intéressante par la pléthore de rebondissements qui avaient eu lieu.

Le dîner terminé, Pierre se fit encore plus tendre à mon égard. Malgré la fatigue qui se faisait de plus en plus sentir, je trouvai la force de répondre à son élan amoureux. Puis nous tombâmes, ivres de sommeil, sur le lit. Dans un ultime effort, je tendis les bras afin d'attraper mon semainier et d'absorber ma pilule quotidienne. Mais, dans l'obscurité, ma recherche resta inefficace. J'allumai donc la lampe qui se trouvait de mon côté. La lumière rétablie, je fus bien surprise de ne rien trouver sur le meuble de chevet. Certaine que Pierre avait rangé le semainier dans un des tiroirs, j'entrepris de les fouiller. Rien.

— Chéri, où est mon semainier ?

— Pourquoi faire ? répondit-il endormi.

— Ma pilule. Je dois la prendre ce soir.

— Tu n'en as plus besoin. Je les ai jetées.

— Tu as fait quoi ?

— J'ai jeté les pilules, rétorqua Pierre en se redressant. Tu n'en as plus besoin, je crois.

— Tu... tu aurais pu m'en parler, non ?

— Ça fait deux ans que je t'en parle, chérie, alors maintenant, je te mets au pied du mur. Détends-toi, dit-il en me prenant par les épaules.

— Je n'ai pas du tout envie de me détendre ! C'est une trahison ! Je ne t'aurais jamais cru capable de ça !

Pierre resta sans voix.

— Tu n'as donc pas compris que je n'étais pas prête ? Comment as-tu pu faire ça ?

— J'ai cru que tu serais enfin d'accord.

— Non. Non, je ne suis pas d'accord.

— Tu ne veux donc pas d'enfant, c'est ça ? Ose me le dire franchement, au moins !

— Non, je n'en veux pas, et je n'en voudrai jamais ! Mets-toi ça dans le crâne.

J'avais exagéré en disant que je n'en voudrais jamais, mais je me sentais tellement excédée d'entendre toujours parler du même sujet, je me sentais tellement trompée, prise au piège, par mon propre époux. La seule personne en qui j'avais placé ma confiance. Je n'avais pas envie d'être mère dans l'immédiat, en tous les cas je ne me sentais pas prête, mais mon opinion aurait certainement évolué dans les années à venir. Était-ce si difficile à admettre ?

Ma colère ne cessait de grandir au fur et à mesure que je ruminais mes arguments contre ce guet-apens plus maladroit que mal intentionné. Sortir, prendre l'air. Me soulager de cette sensation d'écrasement sur ma poitrine. Chasser l'image tant redoutée : celle d'un bébé hurlant et gigotant dans mes bras et moi ne sachant comment me comporter, totalement perdue. Je fouillai frénétiquement l'armoire, à la recherche d'une petite valise que j'étais bientôt sur le lit.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Mes bagages, pour la nuit. Je n'arriverai pas à me détendre si je reste avec toi ce soir.

— Où vas-tu ?

— À l'hôtel. Je t'appellerai demain, si je suis calmée. Bonsoir.

Puis je fis pris la route dans le but d'échouer dans le premier hôtel que je rencontrerais sur mon chemin.

29 – Le bal des illusions...

Le choc encaissé, je filai, toujours en compagnie de mon fidèle Brigadier, à l'IML de Paris.

Comment était-ce possible ? Les hématomes apparus avant la mort sont indélébiles, malgré toutes les mesures de conservation effectuées dans les funérariums. Comment ce phénomène pouvait-il s'expliquer ?

Très agité, le Docteur Martin nous accueillit avec précipitation et nous amena à la morgue sans plus tarder. Il ouvrit en hâte le box où se trouvait le cadavre congelé de Jucieux.

Hormis les traces de découpe laissées lors de l'autopsie, le visage était intact. Blafard, maigre, mais intact. Les hématomes qui, sur les photos, déformaient ses traits, ainsi que les bleus et œdèmes avaient disparu. Je fis signe au légiste d'ouvrir entièrement le linceul, inspectai sa jambe auparavant plâtrée. Aucun signe de blessure quelconque, de déplacement des os...

Je levai les yeux vers Martin, interdite.

— Ce n'est pas tout, annonça-t-il en me tendant des radiographies.

— Je ne sais pas lire ces trucs, vous savez, Doc.

Laissant libre cours à son impatience légendaire, Martin tira de l'enveloppe kraft la radiographie qu'il avait faite de la jambe de la prostituée.

— Aucune fracture, dit-il. Aucune.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Ça signifie, lieutenant, que la demoiselle a berné tout le monde. Elle s'est fait faire de fausses radiographies, et les a présentées au médecin de l'Unité Médico-judiciaire comme moyen de preuve, et lui a tout gobé.

— Mais... les hématomes, les bleus ?

— Maquillage de professionnel.

— Comment avez-vous pu ne rien voir ? Si tout cela n'était que maquillage, comment se fait-il qu'il n'ait pas disparu pendant le nettoyage du corps avant l'autopsie ?

— Mystère. Je ne saurais vous dire... Il n'a peut-être pas eu de nettoyage avant. Quand j'ai reçu le corps, je n'ai fait couler de l'eau que sur les organes vitaux et autour du corps, pas sur la jambe... De toutes les façons il faut nettoyer le corps après, pour le rendre présentable pour les obsèques. Certains y ont peut-être vu le prétexte idéal pour faire des économies de temps et d'eau...

— Ça me semble un peu « tiré par les cheveux », comme explication : ça se voit, quand c'est du maquillage, non ?

— Du très bien fait, à l'œil nu, ça ne se voit pas forcément, désolé, répliqua-t-il en écartant les bras, révolté et stupéfait à la fois. Et certaines ancras colorées sont résistantes aux simples jets d'eau... Ce qui explique qu'elles ne soient parties qu'à l'application de la solution spéciale pour le nettoyage des défunts. Quoi qu'il en soit je suis stupéfait !

Je l'étais autant que lui.

— Mais, répétais-je encore, pourquoi faire ? Quel est l'intérêt ?

— Ah, ça, pourquoi... ?

Ces mots étaient mêlés d'une moue amère, et accompagnés d'un geste qui symbolisait une

déconfiture plutôt surprenante chez un légiste qui avait pourtant vu beaucoup dans sa carrière. Après des minutes de silence, il reprit enfin la parole.

— Il y a autre chose que je dois évoquer avec vous.

— Encore une bonne nouvelle ?

— Bof, je ne sais pas trop... J'ai compris pourquoi le thermostat était réglé sur dix-neuf degrés dans les appartements des victimes.

— Eh bien ?

— Les crotales. Vous avez vu les deux petits trous situés entre leurs narines et leur bouche ?

— Oui.

— Ce sont des fossettes thermosensibles, qui permettent à l'animal de repérer ses proies à la chaleur qu'elles dégagent. Bien sûr, le corps des reptiles s'adapte à toutes sortes de climats, mais il est plus facile pour lui de dénicher sa proie quand il y a une véritable différence entre la température ambiante et celle dégagée par sa victime.

— C'est pour cela que le crotale nous a aussitôt repérés, quand nous étions dans l'appartement d'Isabelle Jacquard ?

— D'autant que vous étiez en train de vous battre. Dans le mouvement, les corps se réchauffent, alors...

— Voilà qui explique pourquoi ce crotale a attaqué Vasseur : s'il était l' « intrus » le plus proche et montrant le plus d'agressivité, cela se conçoit aisément. Les serpents, quand ils se sentent menacés, se retournent vers le premier obstacle qu'ils rencontrent. Si, en plus, ils décèlent une menace, l' « élu » est vite trouvé.

— Je vois que j'ai affaire à une connaisseuse.

— J'ai un peu potassé mon manuel sur les vipéridés dernièrement. Bon, docteur, je ne voudrais pas prendre plus sur votre temps, dis-je en me préparant à partir.

Mais, cette fois-ci, c'était Martin qui me retenait.

— Je n'en ai pas encore fini. J'ai découvert quelque chose d'étrange, dans le sang de Jucieux et de Rimini. J'attends d'avoir les résultats des analyses sanguines de Jacquard pour confirmation.

— Vous m'intriguez...

— J'ai découvert une hypokaliémie, c'est-à-dire un taux très bas de potassium.

— Et qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je ne peux pas vous en parler, pour le moment, il faut que je fasse plus de recherches, et d'autres études pour vous confirmer ce que je viens de vous dire.

— Vous en avez trop dit, ou pas assez, Doc'.

— Parce que je ne suis pas sûr de moi. Ce dont je suis certain, c'est que le tueur est forcément un spécialiste. Dans quel domaine, cela reste à déterminer.

— Pour être franche, je n'arrive toujours pas à déceler le profil du meurtrier. À demain, Docteur, merci pour ces informations.

34 – Tragique impasse

Une sonnerie de téléphone se fit entendre dans une des pièces voisines. Cela provenait du bureau de Fournier. Hésitante, je n'osai me risquer à pénétrer dans ce sanctuaire qu'était le bureau du chef. Quelle sottise ! Il se pouvait que ce soit lui, justement, qui appelle, pour me faire part de la suite des événements. Ou Bernard qui donnait enfin de ses nouvelles. Je me décidai finalement à décrocher.

— La crim', bonjour !

— Bonjour. Ici Dupré, de la Compagnie d'Intervention. On vient de trouver un véhicule qui correspond à celui de Bernard Berthier. On a vérifié sur le fichier, c'est bien sa voiture.

— Où êtes-vous ?

— Dans l'impasse des Cascades. C'est une petite voie parallèle à la Route de Pompadour, la dernière à gauche quand vous venez de la rue J.B Oudry. Vous savez, juste à côté du stade Devauchelle.

— Très bien, je vois. Bon attendez-moi. J'appelle un serrurier et j'arrive.

D'abord réticent, le serrurier se détendit quand il sut que c'était bien la police, et non un « farceur », qui requérait ses services, et qu'il était assuré d'être payé. Il arriva pratiquement en même temps que moi sur les lieux où se trouvait la voiture de mon équipier.

Après avoir demandé à deux collègues en tenue d'interroger les riverains sur l'arrivée de cette voiture, j'inspectai le pourtour et l'intérieur du véhicule, et, ne constatant la présence d'aucun document visible, je fis signe au serrurier d'ouvrir la porte « passager avant ». L'accès à l'intérieur désormais facilité, je fouillai dans le coffre à gants pour y chercher des papiers, un numéro de téléphone, n'importe quel indice qui puisse m'aider à retrouver la trace de Bernard. La carte grise, l'assurance et le permis de conduire se trouvaient dans une pochette transparente, tachée par l'humidité. Les hommes ! Toujours aussi peu soigneux quand il s'agit de pièces administratives ! Aucun élément ne vint cependant me renseigner. Pas de clef sur le contact. Le neiman n'était pas forcé, les fils de contact étaient correctement rangés dans leur emplacement.

Un morceau de tissu dépassait négligemment du coffre fermé. C'était une étoffe de laine à motifs écossais, semblable à celle utilisées pour servir de plaids pour le transport des chiens, afin d'épargner l'intérieur des voitures. Mais Bernard n'avait pas de chien : il m'avait confié n'avoir pour eux aucune espèce d'attrance. Que pouvait donc bien faire ce morceau de tissu dans la 405 ? Intriguée, je pénétrais à nouveau dans le véhicule, et, après avoir enjambé le frein à main, je parvins à gagner les places arrières. La banquette ne pouvait s'abaisser de l'intérieur. Il fallait apparemment passer par le coffre. Rien ne justifiait pour le moment que je le fasse ouvrir par le serrurier. Je n'avais aucun motif pour cela.

J'observai au loin les deux policiers de la Compagnie d'intervention qui s'entretenaient avec les riverains. L'un d'eux, une dame d'une quarantaine d'années, semblait décrire, par gestes larges, un individu qui devait avoir rôdé dans les environs. Les deux Gardiens de la Paix la remercièrent et prirent congé, puis vinrent en ma direction.

— Alors ? Qu'est-ce que ça donne ?

— Elle a bien vu quelqu'un descendre de cette voiture. Un grand type d'un mètre quatre-vingt-cinq environ, très costaud, avec les cheveux longs jusqu'aux épaules, avec un pendentif en forme de croix à l'oreille droite. Blouson de cuir, jean et santiags. Un peu le genre « biker » m'a-t-elle dit.

— Un grand biker costaud aux cheveux longs ? Ça ne correspond pas du tout à Bernard : il est mince au crâne rasé. Je serais fort étonnée que ce type soit un ami de Bernard : il hait les bikers. Et d'un autre côté, si on lui avait volé sa voiture, il l'aurait tout de suite dit au Chef. Ça ne sent pas bon, tout ça.

Je m'adressai au serrurier et lui fis signe d'ouvrir le coffre.

Une fois de plus, le serrurier s'exécuta sans plus de discussion.

L'appel d'air provoqué par l'ouverture subite du coffre créa un nuage de plumes qui ne s'estompa que très progressivement, tel un ralenti. Des plumes blanches emplissaient le coffre. Quel était donc ce jeu étrange ? Que voulait cacher mon collègue sous cet écran de plumes ? Bien qu'entachée par une certaine gêne, ma curiosité, attisée par tant de mystère, me poussa à brasser fiévreusement l'épaisseur blanchâtre.

Une vague glaciale me submergea. Paralysée. La forme que cachait le monticule deux secondes auparavant me fixait de ses yeux grands ouverts, un reflet sur son crâne chauve se détachant de l'obscurité du coffre que seule la lumière tamisée d'un réverbère venait atténuer.

editions-desaintquentin.fr

39 – Dans la gueule du loup

Nous étions tellement ébahis que nous n'avions pas entendu l'entrée des trois individus qui se trouvaient derrière nous, attendant les ordres de Weber, les bras croisés devant leur imposant torse.

— Ne leur faites pas de mal, pour l'instant, ordonna Weber aux trois colosses. Je verrai après ce que j'en ferai.

— Action ! cria Luc dans la radio avant de sortir soudain son arme de son étui, pour dissuader les hommes de main de s'en prendre à lui.

Le sbire qui lui faisait front jusqu'ici s'arrêta net, devant la vision du canon du pistolet automatique et du regard décidé de mon collègue.

La scène semblait comme immobilisée, suspendue aux réactions des deux hommes. Profitant de la dissuasion qu'opérait le brigadier, je me plaçai dos à dos contre lui et l'imitai afin de tenir en respect l'autre partie de nos adversaires.

— Vous n'appuierez pas sur la détente, je le sais, Monsieur l'agent. Car vous n'êtes pas en état de légitime défense et que vous ne saurez pas passer outre la loi, fit remarquer Weber pour tenter de le déstabiliser.

— C'est là que vous vous plantez, rétorqua Luc, décidé à faire croire qu'il était capable de franchir les limites imposées par la loi. Mais si vous voulez tenter votre chance... à vos risques et péril.

Un bruit précipité de pas vint interrompre ce silencieux face à face, cette « guerre psychologique ». La troupe des collègues en civil investit la pièce en trois secondes et se saisit de nos quatre suspects. J'en profitai pour narguer Weber.

— Vous avez beau avoir des molosses comme protecteurs, Monsieur Weber il faut croire que cela ne suffise pas pour être tranquille. Maintenant, nous allons faire un tour dans les entrepôts.

— Vous n'avez pas le droit, il faut l'un des deux gérants de la société.

— C'est gentil de vouloir me dispenser des cours de droit, Monsieur Weber, mais je suis malheureusement plus au courant que vous. Vous représentez cette société, non ? Messieurs Vargas et Vasseur sont empêchés, étant hospitalisés, et, comme vous me l'avez dit toute à l'heure, vous avez tous pouvoirs. Messieurs, vous ramenez tout ce joli monde à l'hôtel de police, je les auditionnerai plus tard. Merci et bravo pour les interpellations. Et nous, Monsieur Weber, nous allons faire ensemble le tour du propriétaire ! En avant !

Je laissai Weber me précéder, préférant le garder à l'œil, au cas où il chercherait à s'enfuir derrière mon dos où à me porter un mauvais coup. L'escroc marchait sans empressement vers l'arrière du local, où j'espérais trouver des éléments inattendus et utiles à notre enquête. Mais je fus bien déçue de ne rien découvrir.

— Où sont entreposées vos archives ?

— Elles ne sont pas ici.

— Ne faites pas l'imbécile, Monsieur Weber. Comment feriez-vous pour gérer vos entreprises clé en main si vous n'avez pas les éléments papier à proximité ?

— Nous faisons tout par informatique numérisé. Voyez par vous-mêmes !

Un tour rapide dans le local confirma l'absence de salle d'archives. Dépitée, je levai le pied droit et le fit brutalement retomber pour frapper le sol.

— Merde !

Un bruit de planche de bois cassée s'était annoncé au moment où mon pied avait atteint le plancher vermoulu. Mon talon était resté enfoncé. Weber se crispa légèrement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Il y a un sous-sol ?

— Non, rétorqua simplement Weber sans conviction.

Je tâtai longuement l'ensemble du sol de la pièce. Le son creux donné en écho ne laissait aucun doute.

— Passez tous les deux dans le couloir, ordonnai-je à Luc.

Me dirigeant vers un coin de la pièce, je saisis le coin de moquette qui n'était pas collée au sol, et la fis glisser vers le fond de la pièce en formant un rouleau.

Le parquet ainsi mis à nu délivrait tout son mystère : un carré de bois vermoulu, situé au beau milieu de la pièce, laissait clairement comprendre que non seulement il y avait une partie creuse sous le rez-de-chaussée, mais qu'il y avait en plus un passage pour y accéder. C'était précisément ce carré que j'avais enfoncé avec mon talon.

Je tentai en vain de le soulever. Malgré son très mauvais état, dû à l'humidité extrême du local, la trappe pesait son poids.

— Laisse, proposa Luc. Garde le loustic, je vais ouvrir cette satanée trappe.

Après quelques efforts à mains nues qui ne donnèrent pas plus de résultat, le brigadier entreprit de fouiller les recoins de la pièce, où il trouva un pied de biche. Cet outil ne fut pas de trop pour soulever la trappe, rendue lourde par l'humidité qu'elle retenait et par le contour métallique qui la bordait. Puis il posa le carré sur le côté. L'ouverture dévoilait un escalier en bois qui se fondait, plus bas, dans l'obscurité.

— Je passe en avant, annonça mon coéquipier, on ne sait jamais.

Nous arrivâmes sans encombre dans le sous-sol. Luc avait allumé sa torche et éclairait ainsi l'espace creux, avançant dans la pénombre de la pièce souterraine. Un choc et un bruit de plastic. Mon collègue éclaira la chose responsable de ce bruit. Une bâche en plastic bleu nuit recouvrait un bloc rectangulaire d'une hauteur de soixante centimètres environ. Sans lâcher mon otage, je la soulevai et tâtai du bout des doigts le premier objet qui se présentait à moi.

Un épais film de cellophane transparente recouvrait une dizaine de sachets plastics contenant une substance molle de couleur jaune pâle.

— Passe-moi ton couteau suisse, s'il te plaît.

Luc s'exécuta, et je déchirai le film cellophane, avant de m'emparer de l'un des sachets, pour le crever. La poudre était fine, légère, et ressemblait en tout point à de l'héroïne.

— Et ça, Monsieur Weber, vous n'étiez pas au courant, j'imagine ?

Weber resta muet. Sa peau, à la lumière de la torche Maglite, semblait aussi jaune que la poudre découverte. Nous poursuivîmes nos investigations dans la pièce souterraine.

— Jeanne, viens voir.

Je m'exécutai à mon tour, sans lâcher mon prisonnier.

Sous l'autre bâche qu'avait soulevé Luc reposaient des caisses de bois d'un mètre cinquante de long. Le brigadier en trouva une. La vision des objets aux reflets métalliques qui s'y trouvaient nous glaça d'effroi. Des pistolets mitrailleurs à l'aspect bien étrange y étaient entassés. La partie principale de ces armes, composée de la poignée, la carcasse et la culasse, était faite non pas de métal, mais d'une forme de matière

plastique durcie et noire, allégeant considérablement l'ensemble, qui aurait pu être porté sans difficulté par un enfant, utilisé par la plus faible des femmes. Seul le canon était en acier.

— Des armes de guerre, maintenant ? Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur Weber ?

Weber resta muet, égal à lui-même, un sourire narquois au coin des lèvres.

— Vous ne perdez rien pour attendre, ne vous inquiétez pas. Reste à savoir ce que vous nous réservez d'autre...

Sans quitter son sourire, le voyou désigna d'un signe de la tête, un autre coin de la pièce. Intriguée par sa soudaine coopération, je me dirigeai vers l'endroit indiqué. Au fur et à mesure que j'avançais vers le fond, un sifflement de plus en plus présent se fit entendre, ainsi qu'un léger son de crécelles.

— Luc, lumière, ça urge !

Luc s'exécuta, non sans appréhension. L'intensité des sifflements et du vacarme s'accrut, et je découvris un spectacle dont l'horreur avait dépassé celle de tous mes cauchemars d'enfant : une vingtaine de boîtes aux parois transparentes contenant chacune au moins deux crotales cornues. Certains, très énervés par notre intrusion, tentaient de traverser le mur de plexiglas qui les séparait de nous, les empêchant ainsi de nous mordre. Pour percer la paroi, ils donnaient des coups de leur terrible museau carré après s'être repliés en « S » pour prendre leur élan.

Je sentis mon corps se figer et restai immobile, terrorisée par une scène que je n'aurais jamais crue possible. La mort était en face de moi, et j'étais incapable de réagir, hypnotisée, comme anéantie de l'intérieur. Je pensai soudain à mon père, qui s'était sans doute vu mourir. Une nausée m'envahit soudain, et un spasme me libéra du trop plein que mon estomac n'avait pas eu le temps de digérer.

Alors qu'elle ne m'avait pas quitté pendant mon enfance, la perspective de partir rejoindre mes parents m'apparaissait soudain comme quelque chose d'impensable, d'insoutenable. Je refusais de me laisser happer par la mort. Dans un premier temps, lui aussi impressionné, Luc se ressaisit et m'entraîna par le bras.

— Viens, me dit-il.

Il nous tira, Weber et moi, vers l'escalier que nous montâmes en hâte, avant de fermer la trappe de bois. L'attitude du criminel, hilare, ne faisait qu'amplifier notre malaise.

FIN DE L'EXTRAIT